

Anthropologie et Sociétés



Jean-Paul COLLEYN : Les chemins de Nya. Culte de possession au Mali, coll. " Anthropologie visuelle I ", Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences sociales, Paris, 1988, 223 p. ill., cartes.

Jean-Claude Muller

Volume 13, numéro 3, 1989

Méthodologies et univers de recherche

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015103ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015103ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Muller, J.-C. (1989). Compte rendu de [Jean-Paul COLLEYN : Les chemins de Nya. Culte de possession au Mali, coll. " Anthropologie visuelle I ", Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences sociales, Paris, 1988, 223 p. ill., cartes.] *Anthropologie et Sociétés*, 13(3), 138–139. <https://doi.org/10.7202/015103ar>

occidentale : le héros affronte un problème et, après moultes péripéties, réussit à surmonter les obstacles et à trouver le trésor (faire un livre ou bien atteindre une meilleure compréhension de ses sujets). On peut néanmoins recommander la lecture de *In the Field* surtout à tous ceux et celles qui n'ont que des idées « techniques » (c'est-à-dire nébuleuses) de ce qu'est véritablement le terrain.

José Lopez Arellano
Département d'anthropologie
Université Laval

Jean-Paul COLLEYN : *Les chemins de Nya. Culte de possession au Mali*, coll. « Anthropologie visuelle I », Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris, 1988, 223 p., ill., cartes.

Cet ouvrage, le premier d'une collection destinée à accompagner et à commenter des films ethnographiques, se présente essentiellement comme une monographie classique avec, toutefois, quelques modifications. Le propos de l'auteur est de nous faire connaître, tant par le film que par l'écrit, un culte de possession pratiqué par les Minyanka, une population malienne culturellement influencée par les Bambara. Le livre s'ouvre sur quelques considérations relatives aux places respectives du film et de l'écrit en ethnologie. Le film est en général insatisfaisant car le contexte n'est pas suffisamment restituable dans les limites d'un commentaire parlé et l'écrit, la monographie, fait perdre des dimensions que seul le film peut donner. La solution idéale est donc de faire un film et un livre qui contiendrait toutes les informations sur le sujet traité par le film, ce que l'auteur a fait. Cette introduction se termine par des réflexions méthodologiques et techniques fort bien venues sur le tournage d'un film ethnographique en équipe.

Je n'ai pas vu le film ; c'est pourquoi je puis dire que le livre peut très bien se lire indépendamment. Après l'introduction, le scénario du film et le commentaire sont rapidement donnés et nous entrons alors dans la monographie qui débute par une présentation générale des Minyanka, leur territoire, leur système de parenté et de mariage. Suit une esquisse de leur vie religieuse où sont discutés la place de Dieu, des ancêtres et des sorciers ainsi que les moyens d'entrer en communication avec ces puissances par le biais de sociétés religieuses et d'objets instrumentaux, comme les autels, les « fétiches », et aussi par le culte de Nya qui est le sujet du livre.

Nya est une puissance polymorphe ambivalente, au sexe incertain et changeant, qui sert à combattre toutes sortes de malheurs collectifs. L'auteur donne une série de récits de son origine, récits qui ne lèvent pas l'ambiguïté, loin de là. Cette puissance est imprévisible, aussi ne se décide-t-on à lui rendre un culte que lorsque la situation dans un village est catastrophique. Et même dans ce cas, on dit quelquefois que l'instigateur du culte est voué à une mort certaine. Ceci est l'objet de spéculations que l'auteur rapporte avec toutes les nuances propres aux exégèses multiples dont les Africains sont coutumiers. Cette puissance exige que, deux fois l'an, un possédé transporte des sacs plein d'autels portatifs jusqu'au lieu du sacrifice, en brousse. Les sanctuaires sont hiérarchisés, les plus vieux ayant une réputation qui s'étend à l'ethnie entière. Les sacs d'autels sont obligatoires, ainsi que les sacrifices. Ces autels sont faits de toutes sortes de matériaux, terre, feuilles, bec d'oiseaux, griffes, plumes, etc., qui doivent être nourris de sang,

élément essentiel. À chaque autel ou série d'autels sont rattachés une fonction et des interdits spécifiques.

Ces cérémonies semi-annuelles consistent en une multitude de sacrifices relevant de catégories diverses, propitiatoires, expiatoires, et j'en passe. D'autres sont demandés aux nouveaux initiés de la confrérie ou aux enfants que l'on pense avoir obtenus de Nya. Ces sacrifices sont faits sur les autels avant que le possédé ne les amène en brousse où d'autres sacrifices sont encore exécutés, tous expliqués par de riches exégèses qui montrent une fois de plus que le Laboratoire associé 221 EPHE-CNRS, dont dépend l'auteur, a eu la main heureuse en choisissant le sacrifice comme thème de recherche central durant ces dernières années. Le troisième et le dernier jour des cérémonies, lors du retour en brousse, le possédé félicite, réprimande, prescrit des sacrifices, délivre les oracles et distribue des cadeaux au nom de Nya. Cependant, si le possédé est le médium de communication le plus important, le culte nécessite de nombreux assistants : un chef du culte, des témoins qui agissent comme intermédiaires entre les sanctuaires et les chefs de culte, un sacrificateur, des musiciens et chanteurs, des bouffons dont le rôle est de désamorcer les conflits et de contrôler les comportements asociaux pendant les cérémonies, une femme chargée d'entretenir le sanctuaire et, bien entendu, les possédés.

Ceux-ci sont choisis selon quatre modalités : un devin peut les désigner, ils peuvent hériter de la charge, les parents peuvent les dédier à Nya dès leur jeune âge ou Nya lui-même peut les saisir brutalement. Il n'est pas question de refuser : même si les crises ne sont pas activement recherchées et que bien des possédés ne semblent guère heureux de leur état, refuser est très dangereux. Contrairement à ce que l'on a l'habitude de trouver en Afrique, ce n'est pas une maladie qui est signe d'élection et la possession n'est jamais vue ici comme une maladie ou comme son résultat. De plus, le cas minyanka est assez particulier car la possession se déroule dans un espace symbolique qui montre des éléments de chamanisme. C'est donc un de ces exemples mixtes très intéressants du point de vue typologique et théorique, ainsi que le fait remarquer l'auteur. Celui-ci se demande également si le possédé est aussi un médium et il explique comment les Minyanka discernent les différents états de la possession. Le livre se termine sur un petit aperçu des relations entre le culte et le pouvoir.

Nous avons là un excellent cas d'espèce à ajouter aux études déjà connues de la possession en Afrique. L'auteur, fort justement, ne s'embarque pas dans des considérations comparatives théoriques car ce n'est pas son propos. Cependant, il a très bien su situer la place de ce culte parmi les autres cultes de possession et montrer avec acuité et précision en quoi il est différent et original. Ceci devrait inciter tous les ethnologues intéressés à la possession et au chamanisme, et pas seulement les africanistes, à lire ce livre très intéressant.

Ceux qui se passionnent pour la possession en tant que phénomène psychologique, psychiatrique ou psychanalytique ne trouveront rien, ou presque, de cet aspect dans le livre. Jean-Paul Colleyn précise que ce n'est ni son sujet ni son champ de compétence. Mais les données sont extrêmement excitantes à cet égard, surtout celles qui concernent les possédés qui ont fui le culte et qui, néanmoins, sont possédés, même à l'étranger, à la date des fêtes auxquelles ils auraient dû participer, et les musulmans convertis qui se sentent tout de même obligés de participer au culte. Comme le dit l'auteur, ce sont de beaux problèmes pour lesquels il n'a pas de réponses. L'originalité de ce culte devrait inciter les ethno-psychologues à se pencher sur ce cas.

Jean-Claude Muller
Département d'anthropologie
Université de Montréal